

Saint-Jérôme

L'invention du pays : chroniques et notices d'Arthur Buies

Volume 6, numéro 3, août 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036463ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036463ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1970). Saint-Jérôme. *Études françaises*, 6(3), 385–388.

<https://doi.org/10.7202/036463ar>

SAINT-JÉRÔME

En quittant sa première cure, dans le cours de 1849, M. Blyth la remit aux mains de l'abbé Poirier, qui devint ainsi son successeur. En ce temps-là, la paroisse de Saint-Jérôme n'avait pour ainsi dire pas de limites. Elle s'étendait indéfiniment vers le nord, englobant tout l'espace où sont comprises aujourd'hui les paroisses environnantes de Saint-Sauveur, Sainte-Adèle, Saint-Hypolite, Sainte-Sophie, Sainte-Lucie, etc., et tous les cantons de la région, qui ne sont encore qu'à l'état de missions plus ou moins avancées. À cinq ou six milles de l'église commençait la forêt, une forêt épaisse, infinie, regardée comme inaccessible. On croyait avoir atteint la limite des terres cultivables et le nom de « Nord » signifiait qu'il n'y avait plus au-delà de Saint-Jérôme qu'un printemps fugitif, qu'un été illusoire.

Quels changements merveilleux accomplis en quelques années seulement, et comment pouvons-nous aujourd'hui en croire nos yeux quand nous lisons dans les journaux, comme un de ces événements banals qui n'ont plus lieu d'étonner, le détail des plans élaborés pour construire un chemin de fer du Manitoba à la baie d'Hudson, d'une part, et du lac Saint-Jean au lac Témiscamingue, de l'autre, à travers de longs espaces inhabités, jusqu'aux limites extrêmes de notre province ! Ère de progrès inouïs, qui emporte l'homme dans une course telle qu'il finira par trouver la terre trop petite pour ses aspirations illimitées !

Mais il fallait alors songer seulement à élever quelques foyers primitifs sur la lisière de la forêt ténébreuse, où nul encore n'avait porté ses pas, au pied de ces massifs de montagnes que l'on voyait se dresser, les uns à l'envi des autres, dans un lointain chargé de terreurs et que l'œil osait à peine interroger. Hache en main, la bêche et la pioche sur l'épaule, les plus hardis s'avancèrent ; derrière eux les femmes et les enfants. Ils allaient attaquer la sombre muraille flottante. Dans leur âme aussi flottait l'image indistincte de la patrie ; un sentiment inconnu jusque-là, qui

était comme l'instinct mystérieux d'une mission à remplir sur le sol de l'Amérique, les poussait de l'avant, sans qu'ils songeassent un instant à regarder derrière eux ni à revenir sur leurs pas. Les arbres séculaires, qui avaient si longtemps défié les orages et la foudre, qui avaient ployé tant de fois la tête sous l'ouragan en fureur et sous l'averse battante des cieux, pour la relever plus droite et plus orgueilleuse encore, eux qui avaient vu toutes les tempêtes déchaînées et étaient restés invulnérables, eux qui se dressaient intacts et d'autant plus vigoureux même qu'ils avaient sous leurs pieds plus de ruines entassées par des siècles sans nombre, s'ébranlèrent tout à coup, frappés au cœur par une main terrible. Les plus hauts tombèrent en faisant gémir et craquer le sol ; au loin les échos résonnèrent des coups formidables des bûcherons et du fracas répété de la chute des grands pins, des grands hêtres et des grands merisiers s'abattant les uns sur les autres, comme des géants frappés dans la mêlée par une main invisible. La forêt inattaquée et invulnérable jusque-là, s'écroula et s'entr'ouvrit en mugissant devant l'homme et lui livra passage jusqu'aux plus lointaines retraites, et c'est ainsi qu'un nouveau sol était conquis par le défricheur, c'est ainsi qu'une contrée nouvelle, aussi vaste qu'une province et, la veille encore, ignorée de tous, allait entrer dans le domaine national et apporter un chapitre de plus au livre de nos destins.

*

* * *

Combien ils furent laborieux, combien ils furent pénibles les commencements de Saint-Jérôme, nul ne saurait le dire. Hélas ! c'est là l'histoire de chaque défrichement successif, même de nos jours où tant de sollicitude s'attache au défricheur et où l'on cherche à lui venir en aide de tant de manières, soit par un budget spécial, soit par des loteries, soit par des privilèges légalement consacrés, soit enfin par la création de sociétés de colonisation.

C'est que ce n'est pas le riche qui colonise, mais bien celui-là seul qui n'a que sa hache, et qui, avec ce seul outil, parvient à ouvrir de vastes étendues fermées à l'homme,

à créer pour nous de nouvelles demeures, de nouvelles richesses, à féconder des contrées nouvelles où notre race pourra se développer de plus en plus à l'aise, en conquérant de plus en plus le sol.

Il faut voir ces forêts s'étendant à perte de vue, au milieu de pays montagneux, durs, en quelque sorte inhabitables, jusqu'à des limites encore inconnues ou que l'imagination ne se représente que dans un lointain inaccessible, pour se faire une idée de ce que c'est que l'homme seul, au milieu de cette immensité qui ne lui présente que des obstacles, des privations de tout genre, la lutte partout, un combat continuuel contre la nature et pour la nature, des découragements semés à chaque pas, des travaux souvent rendus inutiles par des contretemps et des accidents multipliés, de maigres récoltes perdues, des attentes de secours trompées, la misère prenant chaque jour une figure nouvelle et de consolation ni d'appui nulle part, ni d'aucun côté, ni jamais, si ce n'est dans l'infinie bonté divine où s'abîme tout entier le malheureux, voilà ce que c'est que la vie du défricheur, de ce colon solitaire, infatigable, héroïque et inflexible à qui nous devons d'être ce que nous sommes, à qui le Canada tout entier doit son existence, et cela depuis trois cents ans !

*

* *

Les hommes d'aujourd'hui, qui n'ont pas dépassé la cinquantaine, se rappellent encore le temps où les vivres étaient tellement chers à Saint-Jérôme, par suite du manque de communications, que les pauvres familles des nouveaux colons étaient obligées, pour ne pas mourir de faim, de faire ce qu'elles appelaient *leur soupe*, avec des herbes et des feuilles, infusion qui était leur seule nourriture. Comme il n'y avait encore de chemin d'aucun côté, les gens s'attelaient eux-mêmes sur une charrette et portaient sur leur dos un sac de cendre chez le marchand le plus voisin, et celui-ci donnait en retour quelques misérables livres de farine, d'une qualité moins qu'inférieure.

En ce temps-là tout le monde, toutes les puissances s'étaient déclarées et s'étaient liguées contre le colon : le gouvernement d'abord, puis les compagnies de spéculateurs ou les particuliers privilégiés qui accaparaient et détenaient d'énormes étendues de terre, puis les marchands de bois, puis les marchands locaux, enfin et par-dessus tout, un préjugé inepte, aveugle, plus difficile à vaincre que tous les autres obstacles réunis, et qui consistait à croire que ce pays-ci ne valait rien en dehors du littoral du fleuve, des bords de rivières et de certaines vallées, dont on avait encore soin de limiter l'étendue et la fertilité, dans l'intérieur de la province. On entendait répéter dans toutes les occasions cette phrase banale qui, cependant, avait l'air toujours nouvelle :

« Que voulez-vous qu'on fasse dans un pays comme celui-ci, pays de montagnes et de sept mois d'hiver, où il ne restera plus rien pour nourrir nos descendants, quand les terres actuelles seront épuisées ?... » Eh bien ! il arrive qu'aujourd'hui l'on a fait une découverte, et cette découverte c'est que la province de Québec est un des pays les plus avantageusement doués et les plus riches qu'il y ait au monde. L'avenir qui nous est réservé est incommensurable ; seulement il fallait des hommes pour le comprendre et pour l'indiquer. Ces hommes sont venus, heureusement, à l'heure nécessaire ; ils ont imprimé une direction féconde et nous n'avons plus qu'à nous avancer avec intelligence dans les chemins nombreux ouverts devant nous vers la grandeur et la fortune nationale.